

Pierre Popovic  
Université de Montréal

Note de lecture sur l'incipit  
*d'Éboueur sur échafaud*  
d'Abdel Hafed Benotman

La première phrase branche le roman d'Abdel Hafed Benotman sur l'une des cinq dimensions de l'imaginaire social, la cognitivité. Pour le tout jeune Faraht Bounoura, dit Fafa, petit dernier de la famille Bounoura, c'est une révélation : « Le savoir — *lire et écrire* — ne lui servait à rien<sup>1</sup>. » Voilà mise à mal l'une des évidences doxiques contemporaines les plus consensuelles. Savoir *lire et écrire* est un droit de la personne humaine pour l'Unesco, la République se fait un devoir d'en garantir l'apprentissage pour tous, l'accès à la culture écrite est de longue date une des premières conditions à l'intégration dans une société comme celle de la France. Et patatras, Fafa découvre l'inutilité de l'école républicaine. Ce n'est pourtant pas qu'il ait snobé l'école. Au contraire, il a tout

---

1. Abdel Hafed Benotman, *Éboueur sur échafaud*, Paris, Rivages/Noir, 2009 [2003], p. 13.

fait comme il fallait. C'est un parfait petit produit de l'éducation nationale. Mais, à son indignation et son grand dam, il s'aperçoit qu'aucune reconnaissance sociale ne le récompense de ses efforts. En effet, cherchant successivement son prénom dans les calendriers des PTT, des pompiers et des éboueurs, puis son nom dans le Bottin, il s'aperçoit qu'ils ne s'y trouvent pas. Les PTT, les pompiers, les éboueurs, le Bottin, c'est-à-dire des répertoires qui correspondent à des besoins que doit assurer la ville : la communication, la protection, l'hygiène, l'identité, la domiciliation. En trois paragraphes, le roman épingle et critique un glissement sémantique qui a marqué les discours sur l'immigration, lesquels sont passés d'une fonction dévolue à la société à un devoir assigné aux immigrants, c'est-à-dire de la fonction d'*intégrer* au devoir de *s'intégrer*. Fafa a fait ce devoir, mais l'intégration ne suit pas, c'est cela que donne à lire ce début.

Mais Fafa n'est pas au bout de ses peines. S'il n'aura pas de jour de fête puisqu'il n'y a pas de saint Fafa, dans les calendriers, c'est ennuyeux mais vite oubliable, car on lui a annoncé une grande fête en son honneur. Le grand jour arrive. Les choses prennent un tour tragi-comique. Le clou de la fête, c'est sa circoncision, laquelle doit religieusement faire de lui un « homme », au cours d'une réunion agréable ainsi que le lui a dit son père. Fafa vit cependant tout autre chose qu'une réunion agréable. Il découvre la ruse et la manipulation (on lui a caché la vérité sur ce qui va lui arriver), la torture (immobilisé, il est charcuté à cru), l'injustice (son père s'empare de l'argent que les invités ont déposé, sa sœur et son frère mangent les gâteaux qui lui étaient promis), l'indifférence à la souffrance des autres, la malhonnêteté et la cruauté de Dieu (qui laisse faire tout cela), le cannibalisme (le petit bout qu'on lui a enlevé a été jeté dans le couscous), le tout avec la complicité de Paris, capitale de la patrie des droits de l'homme et du citoyen : « À sept ans pile, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Fafa fut circoncis à vif avec toute la légitimité de la barbarie<sup>2</sup>. »

---

2. *Ibid.*, p. 16.

Au terme de ce passage haut en couleur, le bilan de l'incipit est clair : tandis que les modes de socialisation premiers sont sans effet positif sur la vie du petit immigré et le privent d'une reconnaissance sociale légitime, les coutumes traditionnelles qui assurent son intégration dans sa communauté d'origine lui apparaissent comme violentes et meurtrissantes. Deux institutions majeures de l'organisation sociale, l'école et la famille, briment le plus éveillé des gamins du VI<sup>e</sup>. L'incipit — ainsi que le voyait bien Duchet dans un article célèbre — s'offre comme une métaphore du roman entier. Car si les calendriers apprennent à Fafa qu'il n'aura pas de jour de fête, si la fête qu'on lui avait annoncée tourne au rite barbare, ce n'est qu'un début, comme l'indique cette phrase rompant avec la focalisation interne de l'incipit : « Pourtant, ce fut souvent sa fête. » Fafa sera où qu'il aille et quoi qu'il fasse le perpétuel exclu. À l'instar de ce que son titre annonçait, c'est donc une faillite totale et de la société d'accueil et de la rémanence des coutumes de la société d'origine que le récit de la vie du petit dernier des Bounoura déclare. Ce roman désespéré n'est pourtant pas désespérant. La description des événements à partir du point de vue de l'enfant est une première trace d'un humour qui est à la fois de situation et de langage. Cet humour vivifie tout le texte et traverse l'hétérogénéité des représentations sociales et des codes culturels convoqués : il souligne leur absurdité et leur indifférence à l'égard de la vie des gens et permet à Faraht Bounoura de garder une réserve intérieure devant tout ce qui lui arrive.